

Commentaire par Martin Gauthier*
du film *Billy Elliot* (Grande-Bretagne, 2000)
réalisé par Stephen Daldry, projeté à Montréal,
le 5 mai 2006.



Billy Eliott : la voie sublimatoire

Voilà un film réjouissant sur la question du désir et du «être soi-même» : «*Always be yourself*» écrivait la mère de Billy dans la lettre qu’il devait ouvrir pour ses 18 ans. Billy fait triompher son expression personnelle malgré les obstacles qui se dressent sur sa route, il vole comme un oiseau ou comme l’électricité, dans le dernier saut à 25 ans comme dans les premiers qui ouvrent le film, lorsqu’il a 11 ans.

Nous sommes en 1984, au cœur des années Thatcher, dans le comté de Durham en Angleterre. Mineurs de père en fils, les Eliott sont aussi boxeurs et se transmettent leurs gants de boxe et une vie difficile au fond de la mine. Billy vit avec son père, son frère aîné et sa grand-mère paternelle. La mère est décédée l’année précédente. Tout le film sera construit à trois niveaux : les bouleversements sociaux contemporains, ceux de la famille et ceux qui agitent Billy individuellement. Le succès du film tient à l’habile tressage et à l’interpénétration de ces trois réalités traversées par le conflit entre les forces d’actualisation de soi et les forces répressives. L’espoir est généré par la

* Martin Gauthier est psychiatre, psychanalyste, membre de la Société et de l’Institut psychanalytique de Montréal.

capacité de Billy de vivre son rêve, qui implique à la fois un dégagement d'un destin social et familial pré tracé, ainsi que la mise en place d'une solide voie sublimatoire. Ce sont là deux organisateurs, d'un côté les impératifs et une culture qui participent à un destin conservateur (le destin familial et social, qui est aussi une partie du monde intérieur de Billy), de l'autre, le tracé sublimatoire qui ouvre de nouveaux horizons à partir des fondements déjà mis en place. Ces deux vecteurs seront en conflit jusqu'au terme du film, à l'exemple de Billy qui donne à voir aux autorités de la grande Académie de danse à la fois le boxeur et le danseur. Dans cette perspective, la répression n'est jamais exclusivement extérieure à soi.

Chacun a sa manière de danser sa vie, à l'image de cette scène du film où chacun des membres de la famille boogie à sa façon au son de la musique. De nombreuses chorégraphies parcourent ce film, mises en scène pas seulement par Billy : pensons à celle des policiers avec le frère aîné. Chacun lutte aussi contre la répression, à l'exemple du père et du fils aîné, pour faire valoir chacun ses droits, avec leur grève, ou de la grand-mère qui se sauve pour aller gambader dehors. Cependant, par sa capacité de dépasser sa condition, à l'image de voler, alors que les autres protagonistes restent soumis à leur réalité première, comme le syndicat qui abdique finalement devant le gouvernement, Billy apparaît comme le héros

Pourquoi Billy parvient-il à incarner son désir? Mentionnons d'abord trois facteurs importants, qui n'éclaircissent cependant pas le mystère :

- a) Billy a un don indéniable (pour la petite histoire, ce film a failli ne pas être fait tant il fut difficile de trouver un garçon de cet âge, originaire de cette région d'Angleterre avec son accent typique, capable de jouer et de danser au niveau désiré);
- b) il est aussi d'une formidable détermination pour un garçon de son âge;

c) enfin, il trouve un soutien environnemental à son projet, en particulier auprès d'une mère, madame Wilkinson, son professeur de danse, et peu à peu de son père, dont on sent dès le début du film, derrière sa dureté, toute la tendresse. Toute la petite communauté où vivent les Elliot participera à la levée de fonds qui permettra à Billy d'aller à Londres.

Mais rien n'est statique et chaque personnage aura à évoluer : personne n'est indemne et chacun trouve aussi à se transformer dans le processus que Billy incarne de manière particulière. Chacun est forcé à évoluer, comme le père qui, devant son fils, qui n'est plus ce qu'il pensait qu'il était, lance un «*Who do you think I am?*». Qui devenons-nous quand nos miroirs (ici, les enfants) ne nous renvoient plus l'image attendue?

Le monde extérieur change beaucoup en fonction de forces extérieures à notre volonté, comme le monde des mineurs dans les années 80s. Mais le regard sur ce monde dépend de forces intérieures à soi. *Billy Elliott* est un film sur la transformation de ce regard, même dans un contexte très difficile.

Le film se situe à un carrefour de plusieurs processus intérieurs, en particulier celui du deuil de la mère et celui de l'entrée dans l'adolescence. La grève du père et du frère, leurs préoccupations et relative non-disponibilité, la solitude de Billy, les difficultés de communiquer avec la grand-mère : voilà tous des éléments qui représentent le bouleversement créé par la perte de la mère. Cette même perte figure de manière dramatique un aspect de l'adolescence, avec l'ouverture de la douloureuse question du devenir. Des métaphores de naissance («*I danced myself right out of the womb*») et de transformation (le cygne qui devient humain) traduisent aussi le passage de l'adolescence et le dégagement nécessaire d'une première forme qui, avant ce passage, restreint et bloque l'envol.

Le mystère du tracé sublimatoire reste fascinant et une reconstruction rétrospective laisse ouverte la question des formes qu'assument le désir et son objet. Comment? Pourquoi? Certes, le danseur, c'est Fred Astaire, que la mère aimait tant; c'est aussi la musique que la mère jouait au piano; ce sont les bijoux de la mère qui participent au financement. Autant de morceaux métabolisés, consumés comme le piano, transformés. Dans cette histoire de fantômes et de deuil, un nouveau souffle s'organise et se révèle. Une nouvelle inspiration se déploie : ce qui est mort, ce qui est perdu insuffle de la vie. Ce n'est pas sans arrachement, sans violence, sans haine; ce n'est pas sans peine, poignante dans cette belle scène de l'ouverture de la lettre d'acceptation; pas sans peur non plus : où mène la voie sublimatoire? À quel sexe, à quelle coupure? C'est une forme particulière de travail de deuil où cherche à être entendu un «*I'll miss you*», à travers la vitre du temps, réinventé de multiples manières, redécouvert pour être perdu et rêvé à nouveau.

MG